

LE COURRIER DES ETATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 26 MAI 1830.

NO. 26

FRANCE.

PARIS, 20 mars.

ORDONNANCES DU ROI.

CHARLES, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Sur le rapport de notre ministre secrétaire-d'état au département de la guerre,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :
Art. 1^{er}. Un sous-secrétaire d'état, nommé par nous, sera attaché à notre ministre secrétaire-d'état de la guerre.

2. Le sous-secrétaire d'état de la guerre sera chargé du personnel et de toutes les parties du service qui lui seront déléguées par notre ministre secrétaire-d'état de ce département.

3. Notre ministre secrétaire-d'état de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre château des Tuileries, le 25^e jour du mois de mars de l'an de grâce mil huit cent trente, et de notre règne le 6^e.

Par le Roi :

Le ministre secrétaire-d'état de la guerre,
Le comte de BOURMONT.

CHARLES, ETC.

Sur le rapport de notre ministre secrétaire-d'état de la guerre,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Le sieur de Nompère, vicomte de Champagny, maréchal-de-camp, aide-de-camp de notre bien-aimé fils le Dauphin, est nommé sous-secrétaire-d'état au département de la guerre.

2. Notre ministre secrétaire-d'état de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre château des Tuileries, le 25 mars de l'an de grâce mil huit cent trente, et de notre règne le sixième.

CHARLES.

Par le Roi :

Le ministre secrétaire d'état de la guerre,
Comte de BOURMONT.

Le ministre des affaires étrangères a adressé la lettre suivante à la chambre de commerce de Marseille :

PARIS, le 11 mars 1830.

« Messieurs, les bruits qui se sont répandus sur l'état de nos relations avec les côtes d'Afrique, et l'inquiétude qu'ils ont produite à Marseille, m'engagent à vous donner, à ce sujet, quelques explications que je vous invite à communiquer au commerce de cette ville.

« Nous sommes dans un état de parfaite intelligence avec l'Egypte, comme avec les autres provinces de la domination du sultan. Nos relations avec Tripoli sont incertaines et compromises depuis que le consul du roi dans cette régence s'est vu forcé de s'en éloigner, au mois d'août dernier, par suite des insultes qu'il avait reçues, et parcequ'il regardait sa sûreté personnelle comme menacée ; il a abaissé le pavillon français qui n'y a pas encore été relevé.

« Nous sommes en état de paix avec Tunis et avec l'empire de Maroc ; le roi s'est décidé à mettre fin, par une expédition de terre et de mer, à la guerre qui se poursuit depuis trois ans contre la régence d'Alger. C'est uniquement contre elle que sont dirigés les préparatifs militaires qui se font en ce moment dans nos ports.

« L'attente de cette expédition, le bruit de nos préparatifs, le blocus d'Alger, et l'incertitude de nos rapports avec Tripoli paraissent avoir fait naître en Afrique une agitation qui doit engager nos négociants à apporter beaucoup de circonspection dans leurs opérations avec cette contrée. Le même motif a déterminé le roi à ordonner, dans sa prévoyante sollicitude, le départ de deux frégates, qui ont mis à la voile à la fin du mois dernier, et qui croisent en ce moment devant les places de Tunis et de Tripoli pour y protéger le commerce français.

20 mars.

Pour mieux assurer le succès de l'expédition d'Afrique, il vient d'être décidé, à la suite d'une délibération du conseil supérieur de la guerre, présidée par M. le Dauphin, qu'un corps de huit à dix mille hommes serait rassemblé aux environs de Marseille, Toulon et Cette, pour former la réserve de l'armée expéditionnaire, lui fournir des renforts en cas de besoin, et relever les régiments qui auraient eu le plus à souffrir. Le commandement du corps de réserve est, dit-on, destiné à M. le lieutenant-général vicomte de Montesquiou-Fézensac, lequel a commandé une brigade de la grande-armée pendant la campagne de Russie, dans le corps du maréchal Davoust.

(Messager des Chambres.)

Un émissaire du dey d'Alger vient de quitter Paris, il y a peu de jours. Il se bornait à demander qu'on versât dans les mains de son maître 3 millions, reste d'une créance liquidée en sa faveur et déposés actuellement à la caisse des consignations. A ce prix, un envoyé extraordinaire devait être expédié à Paris par le dey pour faire toutes les réparations qu'on exigerait. Seulement, on demandait 500,000 fr. pour le défrayer de sa mission. Ces propositions ont été rejetées.

— Le sieur Ravastre, de Nice, ancien capitaine de corsaire, connu dans toute la Méditerranée par son intrépidité, est arrivé à Toulon, où il a été appelé par le ministre de la marine, qui paraît vouloir l'employer dans l'expédition d'Alger : on ne sait pas encore en quelle qualité. Le capitaine Ravastre connaît parfaitement la côte de la Régence, et on présume qu'on lui confiera le soin de choisir le lieu du débarquement.

Ce capitaine, muni de lettres-de-marque, a long-temps fait la course dans la Méditerranée pendant nos guerres maritimes, et occasionné les plus grands dommages au commerce anglais. (L'Ariso de Toulon.)

M. de Bourmont général en chef. — La Gazette confirme aujourd'hui la nomination que nous avons annoncée comme positive il y a deux jours. M. de Bourmont a le commandement en chef de l'expédition d'Alger. Nous ajouterons que pendant son absence, M. de Polignac aura l'intérim du département de la guerre. Ce n'est pas trop pour un homme d'une si haute capacité que deux ministères à conduire à la fois. On croit, au reste, qu'il ne supportera pas long-temps ce surcroît de travaux. Peu de temps après que M. de Bourmont sera embarqué, son portefeuille sera confié à des mains moins antipathiques à l'honneur national. C'est une petite concession que mérite M. le prince de Polignac pour obtenir des élections moins hostiles à son ministère. Il devrait savoir à quoi lui a servi le sacrifice qu'il a fait de son collègue Labourdonnaye. Mais l'expérience n'éclaire que les gens capables et la fatuité reste toujours aveugle.

Le Constitutionnel fait la question suivante : « Est-il vrai qu'il existe un traité entre le gouvernement britannique et notre ministère, par lequel le cabinet de St.-James impose à la France la condition d'abandonner Alger dans le courant du mois qui suivra la reddition présumée de cette ville ? Est-il vrai que M. de Polignac ait accepté la honte d'un pareil traité ? La nouvelle nous est venue d'une source respectable ; rien dans les antécédents et dans la conduite actuelle du ministère ne nous défend d'y ajouter foi ; cependant telle est la gravité de ces faits si humiliants pour l'honneur national, que nous attendrons à cet égard les explications des organes de M. de Polignac. Quelque dépendant que puisse être le ministère de la politique de l'étranger, il nous paraît encore incroyable qu'il soit descendu à cette profondeur d'ignominie.

[Le tableau suivant, que nous supposons exact, est extrait du Constitutionnel.]

EXPÉDITION D'ALGER.

PARIS, 14 avril.

Aux bâtimens de guerre qui sont en armement à Toulon, dans le Levant ou devant Alger, nous joignons la liste de ceux qui sont fournis pour l'expédition d'Afrique par les ports de Brest, de Cherbourg, de Lorient, Rochefort et Bayonne.

BREST. (Bâtimens partis.)

Vaisseaux. — Le Marengo, commandant Duplessis-Parscau ; le Duquesne, comm. Bazoche ; la Couronne, comm. de Rossi ; la Guerrière, vaiss. rasé, de Rabaudy.

Frégate. — La Vénus, comm. Russel de Bedford.
Corvettes en charge. — La Caravane, comm. Denis ; l'Adour, comm. Lemaître ; le Lybio, comm. Costé ; le Rhône, Fevrier des Pointes.

Gabares. — La Garonne, comm. Cabaret ; la Vigogne, comm. Desse ; le Robuste, comm. Pirodeau.

Bricks. — La Capricieuse, comm. Brindejone ; l'Endymion, comm. Nonay ; le Griffon, comm. Dupetit-Thouars.

Bateau-à-vapeur. — Le Pelican, Janvier.

Pour partir le 5 avril. — La Surveillante, fr., Trottet ; la Magicienne, Begué.

Prêts dans deux jours. — Le Nestor, vaiss., Latreite ; l'Aréthuse, fr., Demoge ; le Turn, corr., Fleurance de Lagarde.

Lorient. — L'Algésiras, vaiss., Ponce ; l'Hermine, frég., le Blanc ; l'Artémise, fr., Cosmao-Dumanoir ; l'Orythie, corr., l'Alsacienne, can.

Cherbourg. — La Belle Gabrielle, frég., com. Laurent de Choisy ; la Melpomène, frég., com. Lainarche ; la Truite, corvette.

Rochefort. — Le Sphinx et le Rapide, bateaux-à-vapeur.

Bayonne. — La Perle et la Dordogne, corvettes.

Il résulte de cet état et du précédent que l'armée navale se composera, au moment du départ de 93 voiles, savoir :

Au départ de Toulon.		Devant Alger.	
11 vaiss., 4 en guerre et 7 en flûte.	—	5 frégates,	—
21 frég. 4 — 17 —	—	8 bricks,	—
12 corvettes,	—	1 corvette,	—
23 bricks,	—	2 goëlettes,	—
12 gabarres de transport,	—	10 bricks ou corvettes dans le Levant, en Corse, à Alexandrie, et qui doivent aller à l'expédition.	—
6 bateaux à vapeur,	—	—	—
8 bombards,	—	—	—
93	—	26	—

Total, 119 bâtimens de guerre destinés pour la côte d'Afrique.

L'armée d'expédition se compose de trois divisions ; chaque division, de trois brigades ; chaque brigade de deux régimens.

Première division. — Quartier-général à Toulon.

1^e brigade, 2^e et 3^e de ligne, 4^e léger à Hyères.
2^e — 14^e et 37^e de ligne, Cuers.
3^e — 20^e et 28^e de ligne, à Brignolles.

Deuxième division. — Quartier-général à Marseille.

1^e brigade, 6^e et 49^e de ligne, à Marseille.
2^e — 15^e et 48^e de ligne, à Auriol.
3^e — 21^e et 29^e de ligne, à Saint-Maximin.

Troisième division. — Quartier-général à Aix.

1^e brigade, 1^e et 9^e léger, 35^e de ligne, à Aix.
2^e — 17^e et 30^e de ligne, à Saint-Chamas.
3^e — 23^e et 34^e de ligne, à Salon.

En outre : 3 escadrons de cavalerie, 8 compagnies de génie, 18 comp. d'artillerie, 6 comp. du train d'artillerie, 100 gendarmes, dont 30 à cheval, 98 employés des vivres, 70 officiers de santé, 2 compagnies d'ouvriers.

Etat-major général.

Le lieutenant-général Desprez, chef d'état-major ; de Tholozé, maréchal-de-camp, sous-chef ; Juchereau de Saint-Denis, colonel ; de Montlivault, Ferruel, Perrin-Sollier, chefs de bataillon ; de Tamnay, Ligniville, Chapelier, Berger de Castelnaud, Pellissier, de Maussion, Méol, Sol, capitaines.

Etat-major de la 1^e division. — Le marquis de Brossard, colonel, chef d'état-major ; Revue, chef de bataillon ; Rivière, Guillot-Duhamel, Destabenrath, capitaines.

2^e division. — Jacobi, colonel ; Opick, chef de bataillon ; Perrot, Conrad, Eynard, capitaines.

3^e division. — Baron Petiet, colonel ; Girod, chef de bataillon ; Boyer, de la Bouerie, Malet de Lavedrine, capitaines.

Aides-de-camp. — Courcenet, Girod de l'Ain, Borne, chefs de bataillon ; Letier, Barchaux, Rospice, Surineau, Boguet-Liancourt, Dubreton, capitaines.

On parle d'une lettre qu'aurait écrite au roi une vingtaine de députés de la droite. Après avoir protesté de leur détermination inébranlable de voter toujours en faveur d'un ministère honoré de la confiance de S. M., ils y déclarent, dit-on, que toutefois leur fidélité leur fait un devoir de faire connaître au roi que le cabinet actuel ne leur paraît pas, dans les circonstances présentes, composé d'hommes assez capables.

10 avril.

ABOLITION EN ESPAGNE DE LA LOI SALIQUE.

« Le décret qui abolit la loi salique en Espagne, dit le journal ministériel du soir, venait d'être proclamé au départ du dernier courrier. Personne n'en était instruit, pas même le roi de Naples. »

Divers bruits couraient aujourd'hui à la bourse sur les circonstances qui ont précédé et accompagné ce décret. On disait que, proposé par le roi Ferdinand, il avait rencontré beaucoup d'opposition dans le conseil d'état, et même dans le conseil des ministres ; mais sous un *rey netto*, la volonté du prince surmonte tous les obstacles et même toutes les lois, car quels que soient ses caprices, cette volonté est la loi suprême. Ainsi, le principe de la succession masculine, à l'exclusion des femmes, porté en Espagne par Philippe V, premier roi de la maison de Bourbon, est détruit, après plus d'un siècle, par un autre prince de la même maison. Le mot de Louis XIV : il n'y a plus de Pyrénées, cesse d'être vrai, et une alliance peut faire sortir de la maison de Bourbon la couronne d'Espagne pour la faire rentrer dans la maison de Lorraine.

On assure que des observations ont été faites par plusieurs membres du corps diplomatique au roi Ferdinand, lequel n'en a tenu compte. Aura-t-il plus d'égard pour les communications directes ? D'après le caractère connu de ce prince il est permis d'en douter. On dit qu'un courrier, porteur d'une protestation du gouvernement français contre le décret du roi

Ferdinand, a été expédié avant-hier, en toute hâte, pour Madrid. Mais toute protestation nous paraît attentatoire à la grande prérogative de l'absolutisme, que nous avons été rétablir en Espagne, moyennant la bagatelle de trois cents millions.

ANGLETERRE.

LONDRES, 24 mars.

CHAMBRE DES LORDS. — Séance du 23 mars.

Le marquis de Clanricarde présente sa motion sur l'affaire de Terceira. Sa seigneurie prétend que si les troupes portugaises ont entraîné l'Angleterre dans une violation de neutralité, soit par leur arrivée dans le pays, soit en le quittant sous un faux pavillon, cette circonstance ne donnait pas au gouvernement le droit de les poursuivre à travers l'Atlantique, et de commettre des actes d'hostilités contre ces troupes dans le voisinage d'un lieu soumis à l'autorité de leur reine.

Le comte d'Aberdeen combat cette motion, comme jetant un blâme non mérité sur le gouvernement. Sa seigneurie ne prétend pas discuter la justice ou l'iniquité originelle du principe de neutralité; mais ce principe une fois adopté, il convient de ne pas s'en écarter pour de légers motifs de convenances ou d'inclination. « J'avoue, dit le noble lord, que si j'ai commis une erreur, c'est en n'insistant pas sur la dispersion immédiate des troupes portugaises à leur arrivée dans ce pays. La misérable position de ces troupes les recommandait à l'humanité du gouvernement: et on leur permit de séjourner quelque temps, à condition pourtant que leur départ ne se ferait pas trop attendre. Si on ne les eût pas sommées à plusieurs reprises de partir ou de se séparer, don Miguel aurait eu sujet de se plaindre d'une violation de neutralité. Ces troupes étaient parties sans armes, il est vrai, pour un lieu dont la souveraineté pouvait paraître douteuse, mais des mains amies avaient expédié d'avance des armes à Terceira. Lord Aberdeen termine en niant que la Grande-Bretagne joue un rôle secondaire dans les négociations pendantes au sujet de la souveraineté du Portugal.

Le comte de Radnor parle dans le sens de la motion. Lord Holland maintient que l'attaque faite contre l'expédition, a été une violation manifeste du droit des gens. Il prévoit que si l'Angleterre refuse d'épouser la cause de la jeune reine contre un usurpateur, la France saisira cette circonstance pour acquiescer à l'ascendant en Portugal. Il est bon, dit-il, de rappeler aux ministres qu'il existe aujourd'hui deux grandes puissances, la Russie au nord et au levant, et l'opinion publique dans l'ouest: ces puissances nous étaient encore favorables, il n'y a que quelques années; mais à présent elles nous sont contraires. Les choses en sont venues à un tel point, que notre gouvernement paraît craindre de se brouiller avec le puissant don Miguel. (Rires et applaudissements.) Lord Holland repousse ensuite comme calomnieuses les accusations dirigées par le ministère contre les Portugais restés fidèles à leur souveraine. Il rappelle que dona Maria a été reçue et traitée en reine par George IV. S'il est vrai que don Miguel est roi de fait, il l'est aussi qu'il règne par le triomphe d'un intérêt opposé à celui de la Grande-Bretagne. Lord Aberdeen lui-même, en parlant de l'amitié de don Miguel et de ses partisans pour les Anglais, n'a pu trouver des épithètes bien flatteuses. Il est donc probable que lorsque le noble comte jugera à propos de reconnaître l'usurpateur, il adressera les lettres de créance de nos ambassadeurs non pas à S. M. très fidèle, mais à sa très infidèle, cruelle et lâche majesté. (Bravos réitérés.) Lord Holland ne croit pas que le gouvernement ait eu plus de droits de faire poursuivre et attaquer les réfugiés portugais sur mer, qu'il n'en aurait eu de faire courir après eux à Calais pour crimes commis sur des sujets étrangers à l'Angleterre. Dès que sera jugé le grand procès que la démission du gouvernement a suscité en France, on peut être sûr que le parti vainqueur cherchera à former avec le Portugal des liaisons préjudiciables à l'Angleterre. Dans la Méditerranée, la France a déjà regagné beaucoup de pouvoir et d'influence, tandis que l'Angleterre tombe rapidement dans un rang secondaire parmi les nations de l'Europe. (Écoutez! écoutez!) J'ai remarqué, dit l'orateur, l'accroissement de la puissance française et la diminution de la nôtre, dès l'instant où le duc de Wellington s'est lancé dans la direction des affaires; mais je dois ajouter qu'il est encore temps de réparer nos fautes en prêtant à la souveraine légitime des Portugais une assistance plus amicale et plus franche que nous n'avons fait jusqu'à présent.

Le duc de Wellington oppose aux attaques des préopinants les mêmes arguments qu'il a déjà présentés dans des discussions précédentes. Il s'attache ensuite à démontrer la grande importance maritime et commerciale de Terceira, point de ralliement de la plupart des navires qui arrivent de l'est ou de l'ouest. La possession de ce point donnerait, dit-il, d'énormes avantages au parti qui réussirait à s'y établir, et je sens plus que jamais l'importance d'empêcher qu'on ne s'en empare de force. Depuis que le Brésil est séparé des domaines du Portugal, je crois qu'il entre dans la politique de notre pays de ne pas permettre que l'empereur don Pedro possède aucune partie du territoire portugais. (Écoutez! écoutez!)

Le débat continue entre lord Goderich, le lord-chancelier et le comte de Carnarvon. La motion, mise aux voix, est rejetée par une majorité de 126 voix contre 31. La chambre s'ajourne.

— Les ministres, observe le *Morning-Herald* à propos de cette séance, ont ainsi trouvé encore une fois le moyen d'échapper la question portugaise, qui reste aussi indécise qu'auparavant, du moins pour le public.

27 mars.

On ignore généralement que de longues discussions ont eu lieu dans les cabinets anglais et autrichiens, au sujet de l'expédition française contre Alger. On ne sait pas que malgré la confiance du prince de Metternich et du duc de Wellington dans l'honneur du prince de Polignac, ils lui ont imposé de certaines conditions sans lesquelles ils refusaient de permettre

l'expédition. Ces conditions sont, dit-on, 1° que pendant la guerre et le blocus d'Alger, les navires de commerce anglais et autrichiens passeront librement; 2° que tous les sujets des deux nations qui se trouvent à Alger seront protégés, et auront le libre choix de partir ou de rester; 3° que l'armée d'invasion n'excèdera pas 35,000 hommes.

(*Courier-Journal*.)

— Les ambassadeurs de France et de Russie ont eu hier une conférence avec le comte d'Aberdeen, au bureau du secrétaire d'état des affaires étrangères.

(*Courier*.)

— On lit dans le *Courrier anglais*:

« Des lettres particulières de Livourne, du 8 de ce mois, annoncent que lord Cochrane était sur le point de s'embarquer pour Terceira, où il doit prendre le commandement de l'expédition méditée par l'empereur don Pedro contre le Portugal.

15 avril.

Le bâtiment marchand qui a transporté le marquis de Palmella à Terceira, est de retour. La régence a été installée. On attend à tout moment la déclaration de guerre de la jeune reine contre le Portugal. Son agent à Londres, M. Mascarenhas, reçoit régulièrement du Brésil 8,000 liv. sterl. par mois, dont 5,000 sont destinés à la garnison de Terceira.

On dit que don Miguel a cherché à lever de l'argent en France, en Hollande et même en Angleterre, mais sans succès. Il est probable qu'aucun des capitalistes de l'Europe ne lui prêterait des fonds, lors même qu'il serait reconnu par les puissances; à plus forte raison ne lui en prêteront-ils pas lorsqu'il n'est pas reconnu.

(Extrait d'une lettre particulière.)

Le chargé d'affaires de l'Amérique du nord, M. Brent, a quitté le Portugal pour se rendre à Madrid. On rapporte qu'il a eu une vive altercation avec don Miguel, ce qui a donné lieu au départ précipité de cet agent.

13 avril.

L'arrivée de la régence à Terceira a fait d'autant plus de plaisir dans cette île, qu'on craignait que l'expédition ne fût interceptée par les bâtiments de guerre portugais; mais le marquis de Palmella fit, pour leur échapper, une manœuvre qui lui réussit parfaitement, il quitta, en pleine mer, ainsi que M. Guerreiro, le bâtiment sur lequel il s'était embarqué en Angleterre, et passa à bord d'un navire américain, qui arriva à Terceira en présence de l'escadre migueliste, dont le commandant ne se doutait pas de ce qui s'était passé.

La crainte d'une prochaine guerre entre le Brésil et le Portugal, a eu de l'influence sur les effets brésiliens: ils ont éprouvé une baisse de un et demi pour cent.

AUTRICHE.

VIENNE, 22 mars.

D'après un état authentique publié par l'*Observateur autrichien*, les troupes régulières de l'Etat grec s'élèvent à 2247 hommes, et les irrégulières à 8492. La marine est beaucoup tombée. Les dépenses annuelles de l'armée et de la marine montent à 17 millions de piastres, dont 15 sont absorbés par l'armée de terre. Cette somme dépasse d'un million les revenus de ce malheureux pays, et les autres dépenses portent ce déficit annuel à près de 15 millions, dans lesquels ne sont pas compris les intérêts arriérés de l'emprunt.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Enfin, après une longue attente, nous avons reçu par le paquebot *Harre* des nouvelles d'Europe, et de France jusqu'au 2 avril inclusivement. Il paraît que M. de Villèle n'était pas éloigné de reprendre la tâche pénible de gouverner un peuple rebelle à ses vœux, et révolté de ses actes, puisqu'il s'est adroitement élancé de sa retraite de Toulouse, pour venir une seconde fois répandre ses bienfaits sur la France. Il paraît aussi que la médiocrité de Polignac convenait beaucoup trop à son tuteur plus expérimenté au-delà de la Manche, en sorte que l'ex-président a dû se retirer, ce qu'il a fait de la meilleure grâce. La lettre de notre Correspondant Parisien donnera la clef des mouvements de ces intéressants personnages. Il eût été singulier, en effet, que l'expédition contre Alger que l'on croit avoir été provoquée dans un but particulier par Villèle, eût été conduite à sa fin par lui-même. Cette affaire de famille très dispendieuse (la nation y prend très peu d'intérêt sous tous les rapports) aura son cours pour l'avantage et la gloire de Bourmont, de ses quatre fils et de leurs gracieux protecteurs, en dépit de l'humeur que semble éprouver le noble duc contre cette croisade chevaleresque.

Au moment où nous allions mettre sous presse, nous recevons par le paquebot de Liverpool (du 24 avril) les papiers de Londres jusqu'au 21, et de Paris jusqu'au 17, inclusivement. Ils nous instruisent de trois événements importants. La maladie du roi d'Angleterre, l'installation à Terceira de la Régence portugaise établie par l'empereur du Brésil, et l'abolition (publiée officiellement le 3 avril) de la loi salique en Espagne.

Nous reviendrons sur ces événements dans notre prochain numéro.

Notre prédiction au sujet de Bolivar paraît devoir être prochainement accomplie. Venezuela devient pour cet infortuné personnage le rocher fatal contre lequel sa fortune doit échouer. Une révolution dirigée par Urdaneta a éclaté à Bogota du 10

au 20 avril en faveur de Venezuela. Une grande partie de l'armée y a pris part. Le reste des troupes a accompagné Bolivar dans sa fuite par la rivière Magdalena vers Carthagène, où il se propose de rassembler ses partisans.

D'après les documents reçus, ces faits sont incontestables. Nous en fournirons les détails dans notre prochain numéro.

LETTRES ÉCRITES DE FRANCE,

AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

No. XLIII.

PARIS, le 30 mars 1830.

MONSIEUR,

Nos ministres, après avoir déterminé le roi à proroger les Chambres, ont eu huit jours d'ivresse. Leurs échos ont chanté victoire pendant toute une semaine: le monarque lui-même, encouragé par cette assurance de ses conseillers, n'a point déguisé sa joie. « Je ne règne, disait-il, que depuis mercredi. » (C'est le jour de la fameuse ordonnance.) « Il vaut mieux, disait-il encore, monter à cheval qu'en charrette. » Mais quand les premières fumées de cet événement, fort peu motivé, ont été dissipées, lorsqu'il a été question de soutenir cette jactance, les difficultés sont venues, les embarras se sont multipliés. On a d'abord pensé à ce qu'on appelait « compléter le ministère, » c'est-à-dire, à remplacer MM. de Chabrol, Courvoisier et d'Haussez, jugés trop modérés, et par conséquent, inutiles ou dangereux dans la circonstance. M. de Villèle s'est présenté; mis en action par la chambre prorogée, surnommé par elle ministre déplorable, poursuivi de l'inimitié de tout le parti constitutionnel, que de titres n'avait-il pas pour se remettre sur les rangs! personne d'abord n'a douté qu'il ne dut réussir; mais il n'en était rien. On a bientôt appris que M. de Polignac refusait nettement M. de Villèle, qu'il avait déclaré au roi ne pouvoir s'accorder avec l'ex-ministre, et même qu'il avait annoncé sa détermination de se retirer si ce dernier arrivait au ministère. Cette déclaration, vous l'imaginez aisément, a produit un énorme scandale. Des explications très aigres ont eu lieu entre les deux personnages, et n'ont servi qu'à les rendre moins conciliables que jamais. Le motif réel de M. de Polignac en repoussant M. de Villèle, c'est la capacité reconnue de cet ancien ministre; M. de Polignac a craint son influence sur le roi, qui en effet a conservé beaucoup de faiblesse pour le déplorable; il a craint que M. de Villèle une fois arrivé ne devint ministre dirigeant, et en conséquence ne prit sa place dans le conseil; et à cet égard son appréhension n'était pas sans fondement. De là l'espèce de lutte entre le César et le Pompée du ministère, l'un ne voulant point d'égal, et l'autre de supérieur. En attendant on a sursis au changement projeté. M. de Villèle est, dit-on, reparti pour Toulouse.

Autre embarras. Le gouvernement voulant dans quelques mois dissoudre les chambres, et tenter de nouvelles élections, on a pensé à la destitution d'un très-grand nombre de préfets afin de les remplacer par des âmes damnées prêtes à tout faire. Mais à peine a-t-on eu mis la main à l'ouvrage, que des difficultés inattendues se sont présentées. La plupart des préfets actuels, l'immense majorité pour mieux dire, a été placée par le ministère Villèle: et quoiqu'un assez grand nombre soit devenu constitutionnel, ils n'en ont pas moins de puissants appuis. Les protecteurs de cour auxquels ils ont dû leurs nominations continuent de les soutenir. Il en est à qui les préfetures ont été données en échange de quelque service passé; il en est même qui les ont obtenues par arrangements de famille: quelques jeunes gens les ont eu en dot, afin de favoriser certains mariages. Quand on est venu à savoir qui l'on renverrait, chacun a été réclamé par ses protecteurs. Le roi a défendu deux ou trois préfets soit par souvenir d'émigration, soit parce que dans ses dernières excursions ils l'ont bien reçu; la dauphine et le dauphin en ont demandé trois autres. Puis sont venus les courtisans. M. d'Autichamp a exigé la conservation de M. de Beaumont son gendre; un autre grand seigneur, celle de M. de Murat son cousin, et ainsi de suite. Les ministres arrêtés dès le premier pas, ont bientôt perdu courage, et la mesure est restée suspendue jusqu'à nouvel ordre. Ainsi après avoir renoncé pour le moment à compléter le ministère, il a fallu ensuite ajourner la destitution des préfets.

Le projet n'en est pas moins formé; on veut porter la hache dans toute l'administration, et la remplir de tous les furieux qu'on pourra trouver. Le plus violent sera le mieux reçu. Le premier échantillon de cette fournée, c'est M. Delavau qui vient d'être nommé procureur-général à la cour royale d'Orléans. Vous n'avez point oublié ce que c'est que ce Delavau, préfet de police sous le ministère Villèle, ordonnateur des massacres de la rue Saint-Denis, le fléau de toute liberté, et la terreur de tout citoyen paisible. Sa nomination est le symptôme d'un système violent et proscriptionnaire, quoique les journaux de la trésorerie prétendent que M. Delavau est un modèle de sagesse et de fermeté. On s'attend à voir bientôt arriver à sa suite MM. Franchet, Berryer fils, Dudon, Ferdinand de Berthier et autres.

Notre situation est donc très-grave: les divisions de nos ennemis ne sont qu'une trêve pour nous. Ils peuvent demain se réconcilier, et nous paierons les frais de leur rapprochement; alors on s'attend à voir arriver les grandes mesures.

Ce qui nous effraye surtout, c'est l'attitude que prennent les tribunaux. Celui de police correctionnelle est infâme. La chambre du conseil a renvoyé le *Drapeau Blanc*; et les rieurs du tribunal s'accroissent contre les écrivains libéraux. Il condamne tout. La chambre des appels de la cour royale, pervertie par une distribution nouvelle de ses membres (c'est ce qu'on appelle en justice un roulement) n'offre que quatre voix libérales; le reste est dévoué au président Amy, qui met dans toutes les affaires un acharnement digne de Fouquier-Tinville; il est secondé par un jeune auditeur, congréganiste fanatique nommé Férét. La cour ainsi disposée va condamner le *Journal du Commerce* pour avoir approuvé l'association bretonne: la chose est certaine. Le *Globe*, le *National* (de nouveau saisi), seront certainement condamnés. Et pour comble de bonheur, la cour de cassation vient de rendre un arrêt des plus sinistres, dans l'affaire d'un imprimeur qui avait refusé son ministère à un journal. Nous n'avons pas besoin, comme vous voyez, de cours spéciales, et des tribunaux Maupeou demandés par M. Madrolle.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

LE CORRESPONDANT PARISIEN.

SCIENCES.

SUR LES EXPLOSIONS DES MACHINES A VAPEUR.

PAR M. ARAGO.

[Suite et fin.]

Comparaison de l'explication de M. Perkins avec celles que d'autres ingénieurs ont proposées; nouvelles causes d'explosions.

Quoique j'aie présenté avec beaucoup de détail et sous un jour favorable les idées dont on est redevable à M. Perkins, concernant les dangereuses explosions que, malgré le bon état des soupapes, les chaudières éprouvent trop souvent, je suis loin cependant de regarder cette explication comme tellement évidente qu'on ne puisse conserver aucun doute, et de supposer la question épuisée. Je vais donc réunir ici quelques aperçus sur le même sujet, que j'ai puisés dans les ouvrages imprimés ou manuscrits qu'il m'a été donné de consulter, et j'y joindrai l'indication de plusieurs causes particulières d'explosion dont l'ingénieur américain n'a pas parlé. J'aurai ainsi rempli la tâche que je m'étais imposée: elle consistait à présenter le tableau le plus complet possible des connaissances qu'on a acquises sur ces fâcheux accidents; ceux qui se croiraient appelés à l'étendre sauront ainsi quel doit être leur point de départ.

L'un de nos plus habiles constructeurs de vaisseaux, M. Marestier, a donné pour le genre particulier d'explosion dont M. Perkins s'est occupé, une théorie qui, dans son ensemble, a quelque analogie avec celle de cet ingénieur; il est un point cependant sur lequel les deux auteurs diffèrent essentiellement.

M. Marestier, comme M. Perkins, admet que quelques instans avant l'explosion l'eau manque en partie dans la chaudière; qu'une portion des parois destinée par le constructeur à recevoir directement l'action du feu, étant alors laissée à découvert, acquiert une haute température et peut même devenir rouge, qu'au moment de l'ouverture d'une soupape ou d'une fuite accidentelle de vapeur, le niveau de l'eau monte, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, soit à cause de l'espèce d'ébullition tumultueuse qu'amène l'affaiblissement de la pression intérieure, soit à cause de la flexion que la chaudière éprouve, au même moment, de dehors en dedans, et d'où résulte inévitablement une diminution dans sa capacité. M. Marestier suppose de plus que l'eau ainsi soulevée venant à toucher la partie des parois que la flamme du fourneau a portée au rouge, se transforme subitement en vapeur, et en telle abondance, que la soupape de sûreté ne suffit plus à son dégagement. Dans les chaudières des bateaux, les grandes oscillations que les vagues font naître sont une cause particulière qui contribuera avec les autres à porter l'eau sur les parois rouges.

On se rappelle que, suivant M. Perkins, c'est la dissémination de l'eau dans de la vapeur rare, mais à une très haute température, qui donnerait subitement lieu à un grand développement d'élasticité; tandis que, d'après M. Marestier, ce serait l'arrivée de l'eau sur le métal rouge qui ferait naître tout à coup une énorme quantité de vapeur. Rien assurément, au premier coup d'œil, ne doit paraître plus raisonnable que cette dernière supposition; mais dans l'étude des phénomènes naturels, il faut bien se rappeler, comme disait Fontenelle, « que dès qu'une chose peut être de deux façons, elle est ordinairement de celle qui semble la plus contraire aux apparences. » Il arrive, en effet, quelque chose de bizarre que cela puisse paraître, qu'un métal porté au rouge-blanc semble très peu propre à produire de la vapeur. Si l'on dépose, en effet, une goutte d'eau dans un vase métallique incandescent, elle est fort long-temps à se vaporiser, tandis que dans ce même vase médiocrement chaud elle disparaît sur-le-champ.

Dans une expérience de Klaproth, la seule que je citerai, une seule goutte d'eau jetée sur une cuiller de fer portée au rouge-blanc, employait 40 secondes à se vaporiser. Si après ce tems on laissait tomber une deuxième goutte, comme la cuiller s'était déjà refroidie, son évaporation complète n'en exigeait que 20. La goutte qu'on versait après l'évaporation de la deuxième, disparaissait en 6; une quatrième goutte en 4; une cinquième en 2; la sixième, enfin, s'évaporait dans un tems insupportable.

Malgré ces curieuses observations, je l'ai déjà dit plus haut, il semble que l'action directe des parois incandescentes d'une chaudière joue le principal rôle dans la transformation d'eau en vapeur dont l'explosion est la conséquence; mais il faut le reconnaître, pour compléter sa théorie, M. Marestier devrait expliquer pourquoi l'eau de la chaudière se comporte tout autrement que les petites gouttes dans l'expérience de Klaproth. Si l'on trouvait, par exemple, qu'une goutte d'eau projetée avec force sur une surface métallique incandescente se vaporise sur-le-champ, tous les doutes auraient disparu et l'explosion de la chaudière rouge de Pittsburg ne semblerait plus une anomalie pour laquelle il faudrait chercher de nouvelles causes. Au reste, je dois le remarquer en terminant, MM. Perkins et Marestier ne diffèrent que sur un point de théorie. Le fait de la transformation brusque de l'eau en vapeur, constaté expérimentalement par le premier, étant admis par le second, il importe peu, quant aux mesures de sûreté qu'il faudra adopter, que les parois incandescentes aient amené cette transformation ou comme le suppose M. Perkins, ou comme l'admet M. Marestier. Dans l'une et dans l'autre hypothèse, il faudra empêcher la chaudière de rougir, et, si le cas se présente, éviter toute brusque ouverture des soupapes.

M. Gensoul, dont le nom est si honorablement lié aux progrès de l'industrie lyonnaise, explique tout autrement que MM. Perkins et Marestier les fâcheux effets qu'une brusque ouverture des soupapes amène quelquefois. Voici un aperçu des idées de cet habile praticien:

Lorsqu'un tuyau métallique renferme un liquide très fortement pressé, il suffit pour le rompre de frapper ses parois d'un petit coup sec, tandis qu'une augmentation de pression, même très grande, aurait pu ne pas produire d'effraction, si elle avait eu lieu d'une manière graduelle et sans secousse. Ce fait est bien constaté; M. Gensoul croit pouvoir l'étendre aux chaudières. Suivant lui, quand les parois de ces grands vases ont été fortement tendues de dedans en dehors par la vapeur, le moindre choc doit les rompre, comme s'ils étaient remplis d'un liquide soumis à

une grande pression; or, il pense pouvoir assimiler à un choc le vif mouvement de recul que la chaudière reçoit dans la partie de sa paroi diamétralement opposée à celle qui, tout à coup, livre passage à la vapeur. Si c'est, par exemple, la soupape du couvercle qu'on ouvre brusquement, ce sera le fond de la chaudière qui recevra le contre-coup; la secousse aura lieu sur la paroi de droite, si c'est par la gauche que la vapeur s'est échappée, etc., etc.

Cette ingénieuse explication fait naître plusieurs doutes. D'abord, il ne paraît pas évident qu'à égalité de pression intérieure, un choc doit produire un égal dommage sur deux vases dont l'un serait rempli d'eau et l'autre de vapeur: l'incompressibilité du liquide semble en effet pouvoir être ici de quelque importance. En second lieu, M. Gensoul suppose qu'avant l'explosion, la vapeur contenue dans la chaudière avait un très grand ressort; et, au contraire, nous avons vu qu'il arrive souvent de tels accidents au moment même où la marche lente des machines semblerait devoir inspirer toute sécurité. Ainsi, sous ce rapport, l'explication est au moins incomplète. Après cela, on ne saurait nier que dans tous les cas d'une rupture subite, la réaction de la vapeur ne joue un rôle important, comme le croit l'habile ingénieur de Lyon. J'ai même indiqué le genre d'accidents que cette réaction pourra le plus ordinairement occasionner.

Quelques personnes, frappées de la grandeur et de l'instantanéité des effets qui résultent souvent des explosions des chaudières, se sont persuadées que la vapeur seule ne saurait les produire, et ont appelé à leur aide des gaz susceptibles eux-mêmes de faire explosion. Pourquoi, disent-elles, puisque dans les laboratoires de Chimie, on obtient le gaz hydrogène en faisant passer de la vapeur d'eau le long d'un tube de fer rougi au feu, pourquoi le même gaz ne s'engendrerait-il pas au sein de la chaudière où la vapeur est aussi quelquefois en contact avec des parois métalliques rougies? Voilà bien, nous l'accordons, le gaz produit. Mêlé à la vapeur, il passera avec elle dans le corps de pompe; or, comme il n'est pas susceptible de condensation, on ne l'évacuera qu'au prix d'une grande dépense de force, et les effets de la machine seront considérablement affaiblis. J'admettrai, si l'on veut, que c'est là l'origine de la perte de vitesse qui précède ordinairement la rupture de la chaudière dans le genre d'accidents dont nous nous occupons; mais cette rupture, enfin, comment arrivera-t-elle? L'hydrogène tout seul ou mêlé à de la vapeur d'eau ne saurait détoner. Un mélange dans des proportions convenables d'hydrogène et d'oxygène est susceptible de faire explosion; mais comment rassembler ces deux gaz dans la chaudière? L'hydrogène était le fruit de l'oxydation du métal; l'oxygène d'où proviendrait-il? Peut-être dira-t-on que c'est de l'air contenu dans l'eau d'alimentation, mais à cela je répondrai que l'eau est chaude, qu'elle renferme dès lors une quantité d'air fort petite et, de plus, qu'au fur et à mesure de son dégagement, elle passe dans le corps de pompe avec la vapeur motrice. J'ajouterai, enfin, que l'oxygène de l'air se combinerait beaucoup plutôt avec les parois incandescentes de la chaudière que celui de la vapeur d'eau, et qu'ainsi, en cas de production d'un mélange gazeux, il se composerait, non d'hydrogène et d'oxygène, mais d'hydrogène et d'azote. Au reste, cette difficulté serait résolue qu'on ne serait guère plus avancé. En effet, un corps porté au rouge vif et l'étincelle électrique sont les seuls moyens que l'on connaisse de réunir brusquement les deux principes constituants de l'eau, et des chaudières ont éclaté sans avoir atteint la température qui semble nécessaire pour produire une détonation. Reste donc l'étincelle électrique; mais où la prendrons-nous? Je n'ignore pas qu'en Amérique on a prétendu que l'explosion de la chaudière du bateau l'*Entreprise* de Savannah fut occasionnée par une décharge électrique à laquelle le courant descendant de fumée qui sortait de la cheminée avait servi de conducteur; mais, en supposant le fait vrai, rien ne dit que la foudre trouva dans la chaudière un mélange gazeux à enflammer, et qu'elle agit pas la seulement comme elle le fait d'ordinaire, c'est-à-dire en brisant en éclats les corps qui se trouvent sur son passage. Au reste, j'admettrai, si l'on veut, avec les partisans du système dont je viens de donner l'analyse, que l'étincelle électrique ait pu être une cause exceptionnelle d'explosion, qu'elle en soit une cause possible; mais j'aurai grand peine à me persuader qu'on veuille sérieusement faire jouer un rôle à cet agent, je ne dis pas dans toutes, mais seulement dans la centième partie des explosions.

Déçouragés par la difficulté de réunir dans la chaudière même les deux éléments gazeux qu'ils voulaient faire détoner, quelques ingénieurs ont supposé qu'il n'y en avait qu'un, l'hydrogène, et que ce gaz, après une déchirure des parois, venant se mêler avec l'air du foyer, détonait. Ainsi l'inflammation du mélange explosif ne serait plus la cause première de la rupture de la chaudière, mais elle en aggraverait les effets: ce serait une explosion dans le foyer qui lancerait au loin, ou la chaudière tout entière, ou ses éclats et ceux du fourneau. Que dirai-je de ces idées, si ce n'est qu'je ne connais pas une seule explosion dans laquelle on ait pu s'assurer que de l'hydrogène engendré dans la chaudière avait contribué à la produire.

Examinons maintenant si, comme divers ingénieurs l'ont pensé, les éléments étonants ne pourraient pas se trouver naturellement dans le foyer même, et produire de fâcheux effets. Suivantes ingénieurs, l'hydrogène carboné serait fourni par le charbon de terre, comme dans les usines à gaz, et l'hydrogène pur, si c'était nécessaire, par la décomposition de l'eau qui s'unit entre les plaques imparfaitement assemblées de la chaudière et tombe sur le charbon. Quant à l'oxygène, sans lequel il n'y aurait pas de détonation, ils l'emprunteraient à cette portion assez grande du courant d'air descendant qui traverse le conduit sans être décomposée. Quand on a vu ces brillantes colonnes de flamme qui, de tems à autre, apparaissent au sommet des plus hautes cheminées d'usines, on ne saurait douter que les gaz qu'entraîne le tirage ne puissent quelquefois constituer des mélanges explosifs. Or, il suffit de supposer qu'un de ces mélanges se soit formé dans quelque encoignure du foyer, pour qu'on ait tout à redouter de son inflammation. Si la détonation est un peu forte, il semble difficile, en effet, que les parois de la chaudière résistent et ne soient passées à l'état de débris.

J'ai dit comment il était possible que des mélanges explosifs se formassent dans le foyer même; je dois ajouter que certains accidents n'ont pu évidemment tenir qu'à cette cause. Je veux parler des explosions qui se manifestent sous des chaudières à évaporation entièrement ouvertes par le haut. J'entends de M. Gay-Lussac, qu'un fourneau de la raffinerie de salpêtre établie à l'Arsenal de Paris fut récemment démolie en totalité par une explosion de cette espèce; la chaudière demeura intacte.

Pour prévenir ce genre d'accidents, il faut, autant que possible, éviter les coudes montans et descendans dans les conduits destinés à la fumée; car c'est principalement dans ces coudes qu'il peut se confiner des mélanges détonans. Il est nécessaire aussi que le registre de la cheminée ne se ferme jamais hermétiquement, comme je l'ai expliqué ailleurs. Pour éviter, enfin, que le gaz du charbon ne se dégage sans brûler, il importe de maintenir des vides suffisans entre les barreaux de la grille. Si le charbon est bitumineux et collant, les différens morceaux se soudent les uns aux autres, et forment une croûte presque impénétrable à la flamme quand la couche est très épaisse. Le foyer devient alors un véritable appareil distillatoire, donnant beaucoup d'hydrogène carboné et très peu de chaleur. Charger la grille par petites couches de charbon n'est donc pas seulement un procédé économique, c'est encore une importante mesure de sûreté. Les chauffeurs qui, par paresse, encombrant les fourneaux de combustible, nuisent à la marche de la machine, l'exposent aux plus graves accidents, et compromettent leur propre vie: on ne saurait donc les surveiller avec trop de soin.

Me voilà presque parvenu au terme de ma tâche; il ne me reste plus qu'à signaler une dernière cause d'explosion qui n'est pas sans importance. Il est bien rare que l'eau dont on se sert pour alimenter les chaudières soit pure. Le plus souvent cette eau contient des matières salines qui se déposent pendant l'ébullition, et finissent par former sur les parois intérieures une croûte pierreuse dont l'épaisseur va croissant chaque jour. Tant que cette croûte n'existe pas, la chaleur absorbée par le métal se transmettait très rapidement à l'eau, et les parois de la chaudière n'acquiesçaient jamais une température très élevée; mais dès qu'une substance peu conductrice, comme le sont toutes les matières pierrees, tapisse la chaudière, la chaleur ne parvient à l'eau qu'avec beaucoup de lenteur; les parois métalliques, recevant du foyer à chaque instant plus de chaleur que le dépôt pierreux ne leur en enlève, deviennent de plus en plus chaudes et finissent même quelquefois par arriver à la température rouge; or il faut remarquer que ce n'est pas là seulement l'occasion d'une grande perte de chaleur, car les métaux incandescens ayant très peu de ténacité, les explosions deviennent alors inévitables. On apercevait

d'ailleurs aussi sans difficulté combien il faut craindre, quand la chaudière est rouge, que l'eau comparativement très froide qu'elle renferme, ne vienne à se répandre sur sa surface par quelque fissure de la croûte pierreuse. Dans cette circonstance, une chaudière de fonte craquerait probablement à l'instant; et quant aux chaudières composées de plaques malléables, si elles ne cédaient pas, elles éprouveraient du moins les tiraillemens les plus fâcheux. J'ajouterai enfin que les portions métalliques qui rougissent, s'oxydent et se détériorent très promptement. Comme exemple, je pourrais citer la chaudière destinée au chauffage d'un des plus grands monumens de la capitale, dont la paroi inférieure se trouva dans la partie où, par mégarde, un ouvrier avait intérieurement laissé un chiffon.

On voit à quel point il importe que la chaudière soit bien nettoyée. Dans les bateaux à vapeur qui emploient de l'eau de mer, l'enlèvement du dépôt salin doit être effectué toutes les vingt-quatre heures au moins. Quand l'eau d'alimentation est pure, on peut ne faire cette opération qu'à de grands intervalles. On ne saurait, sur cela, donner de règle générale; c'est à l'ingénieur à voir expérimentalement de quelle manière et avec quelle rapidité les éléments salins se précipitent des eaux qu'il est forcé d'employer. Depuis qu'il est reconnu que la fécule de pomme de terre et la drêche empêchent les dépôts pierreux de se former, on a proposé de jeter de tems à autre une certaine quantité de ces matières au sein de la chaudière; mais je ne sais pas que cet usage se soit encore beaucoup répandu.

Je regrette de ne pouvoir pas rendre compte ici des ingénieuses recherches que M. Tabareau a entreprises sur les explosions et dont il avait présenté le résultat à l'Académie; mais il m'a semblé nécessaire d'attendre les modifications qu'il a lui-même jugé convenable de faire subir à sa théorie.

Je ne dois pas, enfin, terminer un chapitre dans lequel il a été si longuement question d'explosions, sans expliquer que si je n'ai point séparé les chaudières à basse pression de celles où la vapeur possède une tension élevée, c'est uniquement parce qu'il m'a semblé qu'il n'y avait pas lieu à faire cette distinction. Qui ne voit, en effet, qu'au moment où l'accident arrive, toutes les chaudières sont à haute pression. J'ajouterai qu'il ne paraît nullement établi que les chaudières à pression élevée aient éclaté plus fréquemment que les autres; le contraire a même été soutenu par divers ingénieurs, au nombre desquels je puis citer MM. Perkins, Oliver Evans, etc.

Un de mes amis, après avoir lu cet article, me témoignait la crainte qu'un tableau aussi détaillé des causes diverses qui peuvent amener l'explosion des chaudières, ne dégoûtât beaucoup de personnes des machines à vapeur. Si tel devait être réellement l'effet de cette dissertation, je me serais empressé de la supprimer; mais je ne saurais partager ces appréhensions, car si on lit ce qui précède avec un peu d'attention, comme il m'est permis de le supposer, on trouvera, sans exception aucune, que chaque cause d'explosion signalée peut être évitée par des moyens simples et à la portée de tout le monde. Depuis long-tems on a reconnu combien il est dangereux de laisser des armes à feu dans les mains des enfans; or, pour moi, je crois tout aussi nécessaire de ne jamais confier la direction des machines à vapeur à des ouvriers maladroits, inexpérimentés et dépourvus d'intelligence. On se trompe beaucoup, lorsqu'on regarde ces machines comme des appareils qui, par cela seul qu'ils marchent ordinairement d'eux-mêmes, n'exigent presque aucun soin; Watt a fortement combattu cette erreur, et si mon article pouvait contribuer à la rendre moins commune, je croirais être bien récompensé de ma peine, car c'est là le but, le but unique vers lequel je tendais.

LITTÉRATURE.

(Extrait de la Revue de Paris.)

DES DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES DE SHAKSPEARE.

(Premier Article. — Suite.)

MIDSUMMER'S NIGHT DREAM. THE TEMPEST.

Le rêve de la mi-août, si vous le dépouillez de son prestige et de ses couleurs poétiques, est une piquante ironie de l'amour. Aujourd'hui que le désenchantement de toutes les illusions s'est étendu jusqu'à cet ancien roi du monde, on peut l'avouer, sans faire trop de tort à Shakspeare, rien n'est moins romanesque que sa manière d'envisager la belle passion. Il pense qu'elle vient on ne sait d'où et s'en va de même, fièvre passagère, caprice d'enfant, périlleuse ivresse, redoutable dans ses effets, et frivole dans ses causes. C'est une doctrine qui n'eût convenu ni à M^{lle} de Lafayette, ni à M^{lle} de Lespinasse. Il trouve bien des teintes admirables pour peindre les joies, les délices, les transports, les dévouemens, les désespoirs de l'amour; mais rien chez lui ne rappelle la solennelle constance du héros de l'Astree, les bouillantes langueurs du Pyrrhus de Racine, ou l'ivresse métaphysique de Werther. L'amour, dans ses pièces, est moins sublime et plus naïf: nous reconnaissons celui que le monde nous offre, non celui des romans; c'est une jeune fille solitaire et aimante, qui s'éprend d'une tendresse imprudente pour le guerrier qui lui raconte les dangers de sa vie passée: c'est un jeune étourdi qui refuse d'aimer celle dont la franchise inhabile a fait l'aveu de son amour: c'est une beauté piquante qui, à force de harceler de ses épigrammes celui qu'elle croit détester, finit par s'occuper de lui très-sérieusement; enfin c'est le plus léger, le plus ingrat, le plus enivrant des sentimens humains.

Donner pour but et pour objet à une fêerie brillante et bizarre tous les caprices de l'amour, l'ingratitude du cœur, sa fragile faiblesse, ses retours fantasques, ses révolutions à propos de rien; faire agir et se mouvoir, se jouer et se croiser dans tous les sens, les folies de cette passion; peindre dans un tableau magique et mobile le peu de remords des coupables et l'angoisse des sacrifiés, leurs changemens de rôles subits; leur désespoir quand on les trompe; leur insensibilité quand ils ont fait des victimes; enfin la tyrannie et l'esclavage perpétuels qui composent toute l'histoire secrète de ce sentiment orageux; c'était prouver un peu plus de pénétration et de connaissance de l'âme que n'en a montré le grave auteur de l'*Essai sur les femmes*, Thomas, de brillante et pompeuse mémoire: c'était, comme on le voit, une pensée qui ne manquait ni de philosophie, ni de profondeur, ni de bon sens. Telle est la donnée générale du *Rêve d'une nuit de la mi-août*. Le petit messager céleste quibrouille et raccommode les amans, Puck, ne peut pas s'empêcher de s'écrier en riant: *Lord, what fools these mortals be!*

Bon Dieu, que ces hommes sont fous!!

Et c'est la moralité de cette pièce qui, sous les formes les plus aériennes, porte la vive empreinte de cette raison sévère devant laquelle tous les voiles des illusions se déchirent et tombent. Shakspeare assure même, et ce n'est pas sans motif, que plus cette passion est sincère et profonde, plus elle entraîne de chagrins. Cette pensée domine sa pièce, et se révèle dès le commencement; dans le dialogue d'*Hermione* et de

Lysander, qui, contrariés dans leurs amours, ont résolu de fuir ensemble : dialogue charmant, dont nous n'espérons pas reproduire l'énergie et la grâce :

LYSANDER.

Que de maux attachés à l'amour véritable !
Dans tout ce que j'ai lu, roman, histoire ou fable,
La douleur obstinée empoisonne son cours.
Telle fille des rois s'abaisse en ses amours !

HERMIONE.

Que je la plains.

LYSANDER.

Souvent l'insensible vieillesse
Vient de ses chaînes d'or accabler la jeunesse.

HERMIONE.

Union déplorable !

LYSANDER.

.. Où des parents cruels
Traignent, malgré ses pleurs, la victime aux autels.

HERMIONE.

Nous fuyons ce malheur. Que les dieux nous secondent !

LYSANDER.

Où si deux cœurs aimans l'un à l'autre répondent,
Leur bonheur passager semble irriter le sort :
Il s'arme pour les perdre : et la guerre et la mort
De leur songe enchanteur brisent la faible trame.
— Délices d'un instant ! vain sou ! rêve de l'âme !
Moins prompt vole l'éclair, lorsqu'au sein de la nuit
Son caprice* éclatant paraît, brille et s'enfuit.
C'est lui ! .. ce n'est plus rien ! .. L'éclair, le ciel, le monde,
Retombent engloutis dans une ombre profonde.
Ainsi les plus doux biens que nous puissions goûter,
Nous les entrevoyons... mais pour les regretter. †

Cette triste réflexion, qui, après tout, est le fond de l'ouvrage, semble échapper à l'auteur, qui trahit involontairement son secret. Sous quelle brillante féerie il se plaît à la déguiser ! De quelles couleurs légères et transparentes il anime ce monde du caprice amoureux ! Si les mortels sont, dans leurs attachements, si inconstants et si bizarres, ce n'est pas leur faute : les mouvements de leurs cœurs se trouvent soumis à de petits êtres que Shakespeare nous montre, légers, d'humeur volage, posant à peine sur le calice des fleurs, toujours errants, toujours malins, fantasques dans leurs goûts et régnant d'ailleurs avec une espièglerie fort tyrannique. Voici le monarque Obéron et Titania sa royale épouse, et toute une cour d'amour aérienne, qui s'endort dans la coupe d'une clochette bleue, sous un dais de boutons d'or. Génies de la brouille et du raccommodement, Obéron et Titania sont eux-mêmes en hostilité mutuelle et très-vive, je ne sais pour quel frivole motif. Si les souverains ont si peu de raison, jugez de ce que leurs sujets doivent être. Aussi, dans cette forêt habitée par des fées, éclairée par le crépuscule et le clair de lune, toute peuplée de petits génies aux ailes d'or, de nacre et d'azur ; vous voyez naître une confusion d'inconstances, de jalousies, de brouilles, de dépit, d'emportemens, de tendresses ; les génies malins qui les font naître s'en amusent beaucoup ; et *Puck*, le chargé d'affaires d'Obéron, jouit surtout très-franchement de ces folies de la vie amoureuse.

Écoutez donc ces deux amans ;
Maitre, écoutez-les, je vous prie.
Ils sont divins ; et leurs accens
Ont la douceur de l'élégie.
Puis viennent les emportemens,
Les ivresses et les sermens,
Les fureurs et la tragédie,
Suivis de raccommodemens !
Pour nous, la bonne comédie !
Que ces mortels sont amusants ! †

(La fin au numéro prochain.)

* Le mot *caprice*, si heureusement appliqué par Shakespeare à la rapidité fugitive de l'éclair et à celle de l'amour, est exprimé en anglais par le mot *spite*, qui a changé de signification. Cette métamorphose subie par les élémens d'un langage, est un phénomène aussi digne de remarque qu'il est peu observé. Tous les peuples voient ainsi leur idiome les fuir et leur échapper, pour ainsi dire, comme un fleuve qui passe et s'écoule, toujours le même et toujours changeant. Du tems de *Marot*, la *prude femme*, c'était « l'honnête femme » ; et une *coquette* était quelque chose de pis. On sait qu'aujourd'hui cette double signification a bien changé. Si l'étude des mots, dans leurs racines grammaticales, dans leur emploi et dans leurs inflexions est épuisée, celle du langage, dans ses mutations, et dans le rapport de ces mutations avec les mœurs, est encore à faire ; et certes elle est plus importante.

† *Midsummer's night's dream*. (Act. 1, sc. 2.)
‡ Acte 3, scène 4.

MÉLANGES.

DÉTAILS SUR LE CÉLÈBRE GOETHE.

Il faut se contenter à Weimar de saisir à la dérobée, dans les conversations, quelques données sur la vie et sur les habitudes de Goethe ; car il est lui-même presque invisible. Il ne va plus dans le monde, et cependant tous les étrangers briguent l'honneur de l'approcher ; on en a vu qui, traversant Weimar en chaise de poste, et ne connaissant personne qui pût les présenter à Goethe, lui écrivaient à la hâte un billet pour lui demander une entrevue, et commandaient tout à la fois leurs chevaux de poste. Presque tous les jours des demandes semblables se reproduisent sous des formes diverses ; Goethe s'en impatientait, et ces importunités lui causent, dit-on, de fréquents accès de colère ; mais rarement il refuse de vous accorder une entrevue, soit complaisance et bonté de sa part, soit que l'encens et les hommages conservent leur empire, même sur un génie de sa trempe.

Les Français sont loin d'être reçus avec prédilection par Goethe ; quoiqu'il écrive notre langue avec pureté, et qu'il la prononce avec peu d'accent, il n'aime pas à s'en servir dans la conversation, et nos compatriotes ont souvent de la peine à se faire admettre chez lui. Il voulait bien me recevoir quelques

jours après mon arrivée, et depuis j'ai été assez heureux pour le rencontrer chez son fils. Il serait difficile de trouver un vieillard de quatre-vingt-un ans aussi bien conservé que Goethe. La prodigieuse activité de son esprit n'a point fatigué son corps, qui fut cependant mis autrefois à l'épreuve, dit-on, par plus d'un excès de jeunesse. Sa taille élevée, la régularité frappante de ses traits, son port imposant et noble, et les proportions pour ainsi dire athlétiques de son corps, semblent ne point avoir souffert des atteintes de l'âge ; il se tient droit comme un jeune homme de dix-huit ans ; aucune infirmité apparente n'afflige ses vieux jours, et les rides de son visage indiqueraient à peine un homme de soixante ans.

Il y a dans son maintien et dans sa physionomie quelque chose de froid et de réservé, qui ajoutait encore à l'émotion que j'éprouvais en me trouvant seul auprès de lui. Mais bientôt je m'aperçus qu'il régnait dans ses discours une bienveillance, et même une expression de bonhomie qui me rassurèrent, et qui peu à peu me firent revenir de ce saisissement si excusable et si naturel que l'on éprouve, lorsqu'on se voit pour la première fois à côté d'un homme pareil.

Rarement Goethe se décide, dans les entrevues qu'il accorde aux étrangers, à déployer un peu les ressources de son génie ; on est fâché de voir que ces heures d'audience ne soient pour son esprit que des heures de repos, et peut-être d'ennui ; on est fâché surtout de ne le voir aborder que des sujets de conversation qui, dans la bouche d'un homme ordinaire, paraîtraient intéressants, mais qui ne sont que des lieux communs pour un Goethe. On dit que cette réserve extrême disparaît toujours en faveur des étrangers qui arrivent à Weimar précédés par une réputation littéraire. Elle n'existe, du reste, à ce point que depuis quelques années ; Goethe a cru devoir s'imposer cette gêne pour prévenir les suites désagréables dont le menaçait l'abandon qui le distinguait autrefois, et l'on m'assure que plusieurs voyageurs anglais y ont principalement contribué par l'indiscrétion qu'ils ont eue de publier dans les journaux des fragmens inexacts de leurs conversations avec lui.

Le genre de vie que mène aujourd'hui Goethe porte l'empreinte de cette vigueur d'esprit et de corps qu'il a conservée jusqu'à présent. Avec une fraîcheur et une activité d'esprit que quatre-vingt années d'une vie laborieuse n'ont point encore usée, il sait mettre à profit tous les momens de la journée. Dès six heures du matin il est à l'ouvrage, et il ne se permet aucune interruption jusqu'à l'heure de midi. Dans ces longues matinées il écrit des lettres, il compose, il revoit ses œuvres complètes, dont une nouvelle édition paraît en ce moment, il met en ordre sa correspondance avec Schiller, dont les premiers volumes ont été publiés depuis quelques mois. A midi les étrangers sont admis ; après son dîner il réunit habituellement chez lui, jusque vers quatre ou cinq heures, le petit nombre d'élus qui ont le bonheur de vivre dans son intimité. Les soirées de Goethe sont consacrées à la lecture ; il lit avec une prodigieuse rapidité, qui ne sera qu'un défaut, s'il n'y joignait une mémoire étonnante et une acuité extraordinaire d'analyse.

La grande-duchesse douairière vient le voir régulièrement une fois par semaine, avec la princesse sa petite-fille ; elle reste auprès de lui plusieurs heures, qu'elle est bien digne de passer dans la société d'un tel homme. La grande-duchesse régnante fait également à Goethe de fréquentes visites. Cet hommage, rendu par la souveraine au plus illustre de ses sujets, honore l'une, ce me semble, autant qu'il est flatteur pour l'autre.

La mort du grand-duc Charles-Auguste a fait une impression profonde sur l'esprit de Goethe. Depuis cette époque Goethe vit d'une manière encore plus retirée qu'auparavant. Il ne va plus à la cour, il ne rassemble plus dans ses appartemens la société de Weimar, il ne donne plus de ces charmans soupers dont l'intérêt et la gaieté spirituelle laissaient toujours à ses convives les plus doux souvenirs.

On ne le voit également plus au théâtre, et le théâtre de Weimar ne se ressent que trop de cet abandon. Autrefois Goethe en était le directeur ; on peut même dire qu'il fut le créateur ; c'est lui qui, secondé par Schiller, forma bus les acteurs qui, durant plus d'un quart de siècle, brillèrent au premier rang sur la scène allemande, et firent du petit théâtre de Weimar la véritable école de l'art dramatique en Allemagne.

J'ai vu la place où Goethe doit reposer un jour. C'est un caveau que le grand-duc Charles-Auguste a fait construire au centre du cimetière de Weimar. Dans la partie la plus reculée de ce caveau s'élèvent trois estrades en pierre : sur celle du milieu l'on a placé, dans une bière de marbre les restes de Charles-Auguste, ainsi qu'il l'avait ordonné long-temps avant sa mort ; à sa droite repose Schiller ; l'estrade de gauche est vide : puisse-t-elle y rester long-temps encore ! C'est là que Weimar en deuil doit déposer un jour les cendres de Goethe !
(Nouvelle Revue Germanique.)

ANNONCES.

Le Docteur Ph. Aluzy prévient le public qu'ayant changé de domicile, sa demeure est maintenant dans Harrison-street, No. 74.

On désire un bon ouvrier, Français, dévideur de cocons et fileur de brins de soie, pour être employé de suite avec avantage aux environs de Boston. S'adresser au Dr. FELIX PASCALIS, No. 71 Liberty street. 26—2 f

M. DUPUIS DELARUE, professeur de langue française, de retour en cette ville, où il désire se fixer après une absence de plusieurs années qu'il a consacrées à l'instruction particulière dans des familles respectables, offre ses services aux pères et mères, maîtres et maîtresses de pension, et à toutes les personnes qui désirent apprendre cette langue.

Par sa manière d'enseigner, tout en enseignant les principes, sans surcharger la mémoire de ses élèves, son but principal est de faire parler et écrire le plus correctement possible, choses bien plus utiles dans le commerce et dans la société, que le langage scientifique d'une langue que l'on ne saurait parler.

S'adresser, par lettre ou verbalement, No. 7 Barclay st. 26—2 f

A vendre chez le soussigné, le *Keepsake Français*, ou Souvenir de Littérature contemporaine, recueilli par M. J. B. A. Soulié, 1 v. So. relié en soie, avec 18 très belles gravures. 10—3t

CHARLES DE BEHR.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES
A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,
A New York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.
Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des
Sciences et Arts, format in-18, se vendant séparément.

Manuel du graveur, chamaisseur, brasseur, mouleur, marchand papeter, pâtissier, dessinateur, distillateur, liquoriste, peintre en bâimens, naturaliste préparateur, du fabricant de sucre, raffineur, du cartonnier, vinaigrier, charcutier, tapissier, fleuriste artificiel, porcelainier, potier, serrurier, fabricant de drap, andouiller, vernicellier, chandelier et cirier, fabricant d'huiles épurées, imprimeur, relieur, marchand de bois, du débitant de boissons, du vigneron, savonnier, artificier, fondeur sur tous métaux, maître de forges, chasseur, pêcheur, chaudronnier, fabricant de verres de cristal, culture des abeilles et vers à soie, des dames, des demoiselles, maîtresse de maison, du coiffeur, se coiffer soi-même, calligraphie, du style épistolaire, des jeux de société, jeux de calculs et de hasard, des sociétés, destructeur des animaux nuisibles, boulanger praticien, charpentier, ébéniste, garde champêtre, contributions indirectes, propriétaire et locataire, économie domestique, cultivateur, habitans de la campagne, du zophile, météorologie, du constructeur des machines à vapeur, mécanicien, fontainier, plombier, pompier, de mécanique, géométrie, arpentage, d'arithmétique démontrée, d'algèbre, d'astronomie physique, physique amusante, chimie, chimie amusante, produits chimiques, d'architecture, biographique, herboriste, épicer, drogiste, pépiniériste, botanique, de médecine domestique, vétérinaire, d'histoire naturelle, de mollusques et de leurs coquilles, de mammalogie, de physiologie végétale, d'ornithologie, d'entomologie.

12 mois de la Revue Encyclopédique, 1827.
La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

Tous les livres de fonds déjà annoncés se trouvent chez MM. Carvil frères dont la librairie française est dirigée par M. Charles de Behr.

A NOS AMIS ÉTRANGERS.

Comme une partie de nos clients demeurent à quelque distance de New-York, nous leur adressons ci-dessous une liste des plus brillans tirages qui auront lieu dans cette ville jusqu'au 1er juin prochain. Nous prenons la liberté de rappeler aux personnes qui désireraient s'intéresser à ces loteries, que nous avons licence pour vendre les billets des directeurs et que, dans tous les cas possibles, nous expédions l'original. Les ordres, qu'on nous transmettra par la poste, seront exécutés avec la même promptitude et la même fidélité que s'ils nous étaient donnés de vive voix.

Mai 27, Extra class, \$15,000, prix du billet, \$5.
Nous nous chargeons de tout ce qui concerne le change ou la commission.

LIVRES DE MÉDECINE.

Charvin, de l'opinion des Médecins Américains sur la fièvre jaune, 80, \$1. — Regnault, sur la monomanie homicide, 80, 88 cents. — Broussais, histoire des phlegmasies, 4e éd. 3 vols. 80, \$5 75. — Broussais, examen des doctrines médicales, 3e édition, 4 vols. 80, \$7 63. — Méral et Lens, dictionnaire universel de matière médicale, 80, t. 1er. — Thénard, chimie, 5 vols. 5e éd. 80, \$10. — Thénard, chimie, 4e éd. 5 vols. 80, \$7. — Dictionnaire des sciences médicales, 60 vols. 80, reliés, \$100.

PHILOSOPHIE, BELLES-LETTRES, &c.

Cousin, nouveaux fragmens philosophiques, 80, \$2. — Cousin, cours de philosophie, 3 vols. 80, \$7 50. — Guizot, cours d'histoire, 4 vols. 80, \$10. — Bourrienne, mémoires, 10 vols. 80, \$20. — Victor-Hugo, Hernani ou l'honneur castillan, drame, 80, \$1 50. — Renaudot, tableau d'Alger, 80, \$1 75. — A. de Vigny, le More de Venise, tragédie, 80, \$1 38. — 1830, satire politique par Barthélemy, 80, 75 cts. — May, St-Petersbourg et la Russie en 1829, 2 vols. 80, \$4. — Annuaire historique universel pour 1828, 1 gros vol. 80, \$3. — Précis historique de la franc-maçonnerie, 2 vols. 80, \$4. — Caille, journal d'un voyage à Tombouctou, 3 vols. 80, et atlas.

Foreign and Classical Bookstore.

CHARLES DE BEHR, Director,
108 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Depart de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1r fév. 1r juin. 1r oct.
3	Havre.....	Keene.....	10 " 10 " 10 "
2	Chs. Carroll.	Clark.....	20 " 20 " 20 "
1	Ed. Quesnel.	Hawkins.	1r mars 1r juil. 1r nov.
3	Henri IV.....	J. B. Pell.	10 " 10 " 10 "
2	France.....	E. Funk.	20 " 20 " 20 "
1	Sully.....	Macy.....	1r avril. 1r août 1r déc.
3	François Ir.	Skiddy.....	10 " 10 " 10 "
2	Erie.....	J. Funk.....	20 " 20 " 20 "
1	Formosa.....	Orne.....	1r mai. 1r sept. 1r jan.
3	De Rham.....	Depeyster.	10 " 10 " 10 "
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 " 20 " 20 "

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Painé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boiségerard et Cie. ; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagemens sont élégans et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abouantes provisions.

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS.

No. 67 Congress-street.....BOSTON.
LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque tems, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires ; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités ; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On s'inscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.